

---

# L'EXPOSITION

DU

## TRICENTENAIRE DE M<sup>ME</sup> DE SÉVIGNÉ

AU MUSÉE CARNAVALET

---

Dans une pensée particulièrement délicate, que tous les amis de la marquise ont appréciée à sa valeur, la ville de Paris a voulu célébrer le troisième centenaire de M<sup>me</sup> de Sévigné à l'hôtel Carnavalet même, qu'elle habita si longtemps. Car cette Bourguignonne d'origine, qui obtint par son mariage ses lettres de grande naturalisation en Bretagne, fut avant tout une Parisienne par sa naissance ainsi que par son esprit brillant et volontiers moqueur. C'est donc dans sa propre demeure que, le 15 mars dernier, le président du Conseil municipal de Paris et le préfet de la Seine rendirent, en présence de M. le Président de la République, un éclatant hommage à M<sup>me</sup> de Sévigné, dont la bonne grâce plana sur la cérémonie, les harangues officielles elles-mêmes s'étant dépouillées de la froideur habituelle pour prendre le ton qui convenait.

M. Guillaumin, président du Conseil municipal de Paris, évoqua d'abord le souvenir de la Française de la bonne époque, de la Parisienne de bonne race qui sut, malgré les circonstances tragiques de son veuvage et les séparations si douloureuses avec sa fille, conserver une santé morale et un enjouement inaltérables. Combien d'autres, avec un moindre ressort, remarqua-t-il judicieusement, eussent été

atteintes de dépérissement, à la manière des romantiques, ou se fussent enfouies dans une maison de retraite. L'heureux équilibre de M<sup>me</sup> de Sévigné l'en préserva. A son tour, M. Paul Bouju, préfet de la Seine, parla en lettré, il rappela que cette Parisienne qui sut n'être pas insensible aux charmes de la campagne et a trouvé de si jolis accents pour parler de la terre bretonne, était cependant irrésistiblement attirée par son pavé natal et restera toujours fidèle à son vieux quartier du Marais.

Après l'inauguration officielle, le conservateur du musée Carnavalet, M. Jean Robiquet, aux soins diligents duquel nous devons cette exposition, avait organisé une série de conférences données par quatre femmes de lettres : M<sup>mes</sup> Marcelle Tinayre, Gérard d'Houville, Delarue-Mardrus et Rosemonde Gérard (M<sup>me</sup> Edmond Rostand). La première parla de M<sup>me</sup> de Sévigné et de son salon; M<sup>me</sup> Gérard d'Houville présenta dans une causerie étincelante M<sup>me</sup> de Sévigné, mère et grand'mère; puis M<sup>me</sup> Delarue-Mardrus traita de M<sup>me</sup> de Sévigné aux champs; enfin, M<sup>me</sup> Rosemonde Gérard l'étudia comme « dame de lettres ».

Cette série de conférences, agrémentées d'auditions de musique ancienne, avec clavecin, viole d'amour et viole de gambe, fut extrêmement goûtée. Un public d'élite se pressa chaque mardi soir dans une des salles de l'hôtel Carnavalet pour entendre des œuvres de Lulli, des Couperin, Desmarets, etc., et se répandit ensuite dans les appartements occupés par M<sup>me</sup> de Sévigné, où des portraits et souvenirs de la marquise, de sa famille ou de ses amis avaient été réunis avec un goût et un discernement parfaits. On doit un remerciement très chaleureux aux collectionneurs qui ont consenti à se priver pendant quelques semaines de ces précieux souvenirs, notamment au marquis de Castellane et à M<sup>lles</sup> de Luçay, se rattachant par un lien direct aux Grignan et aux Simiane, nous apportant par conséquent une contribution familiale tout à fait digne de notre gratitude;

on doit surtout rendre hommage à la famille des Nétumières, qui a su conserver depuis deux siècles tant de portraits caractéristiques, et signaler la bonne grâce de M. le comte de Ternay, son représentant actuel, qui a singulièrement facilité le succès de l'exposition en autorisant le déplacement de la plupart des tableaux et souvenirs conservés aux Rochers.

Pour n'omettre aucun détail, dirai-je que le jour de la conférence de M<sup>me</sup> Gérard d'Houville, le public faillit avoir une grosse déception ? A l'heure même où l'on attendait la charmante conférencière, on vit M. Henri Bordeaux s'avancer sur l'estrade, à la manière du régisseur venant faire une annonce pour confier à un auditoire désappointé que M<sup>me</sup> Gérard d'Houville, prise d'un trac intense, avait fui, mais fui à 600 kilomètres de Paris, à Arcachon, où elle était allée dissimuler sa crainte redoutable du monstre aux cent têtes qu'on appelle le public. Car ce délicieux écrivain, pour lequel tout est simple et gracieux, la plume à la main, perd toute confiance en elle-même, lorsque, dans le silence d'une grande salle, elle entend résonner sa voix ; néanmoins, esclave de la parole donnée elle avait écrit sa conférence et l'on eut alors la joie rare d'entendre la prose la plus harmonieuse dans la bouche de M<sup>me</sup> Dussane, de la Comédie Française, qui, elle-même conférencière érudite et réputée, avait accepté de s'effacer ce soir-là derrière son aînée. Elle lut avec une grâce et une flamme incomparables le texte de Gérard d'Houville ; ce fut un double régal, et, pour parler le langage de la marquise, le régal le plus imprévu, le plus rare, le plus délicat, le plus merveilleux, le plus féminin, le plus joli qui soit au monde.

Il y eut, entre beaucoup d'autres, un passage éblouissant, où M<sup>me</sup> Gérard d'Houville ramassa en un raccourci vertigineux tous les éléments de cette chronique alerte que M<sup>me</sup> de Sévigné adressait à sa fille pour la distraire : nouvelles, bons mots, histoires scandaleuses, propos salés.

événements littéraires, rivalités de cour, puis aussi préoccupations familiales, santé, administration domestique, déplacements, etc., toutes ces touches colorées, vibrantes, aboutissant à un véritable feu d'artifice que M<sup>me</sup> Dussane répandit sur l'auditoire avec une virtuosité qui déchaîna l'enthousiasme.

\*  
\*\*

Mais il est temps de revenir aux portraits exposés et d'interroger certains d'entre eux pour confronter et au besoin rectifier nos impressions sur plusieurs de ces personnages. Procédons dans l'ordre chronologique et arrêtons-nous d'abord devant l'image de Celse-Benigne de Rabutin, baron de Chantal, père de M<sup>me</sup> de Sévigné, celui que l'on appelait familièrement Chantal. Nous le connaissons par quelques réflexions fugitives de sa fille, qui, orpheline à l'âge d'un an, n'a pu recueillir de souvenirs sur lui que par tradition de famille. Ce guerrier cuirassé, avec sa moustache et sa barbiche Louis XIII, à l'allure décidée est bien l'homme que nous pouvions nous figurer, mourant courageusement à 31 ans à l'île de Ré, dans une affaire contre les Anglais de Buckingham, ayant eu trois chevaux tués sous lui et frappé de vingt-sept coups de lance : nature exubérante, peu patiente (ce fut un duelliste acharné malgré les édits) ayant, suivant Bussy transmis à sa fille sa vivacité et son enjouement « avec plus de politesse ».

M<sup>me</sup> de Sévigné apprit dès qu'elle eut l'âge de raison que son père était mort glorieusement au service du roi, tandis que son grand-père, Christophe de Rabutin, baron de Chantal, avait lui aussi trouvé une fin tragique dans un accident de chasse : double souvenir bien cruel que devait assombrir encore le troisième deuil provoqué par le duel mortel d'Henri de Sévigné en 1651.

Voici maintenant la mère de M<sup>me</sup> de Sévigné, Marie de Coulanges, baronne de Chantal, dans une robe bleue et

argent, à manches bouffantes; la figure est poupine, honnête, non dénuée d'agrément, mais, somme toute, insignifiante. Elle survécut peu d'années à son mari; son rôle sur cette terre fut uniquement de donner le jour à une fille appelée par le destin à la plus brillante renommée littéraire.

Passons au mari. Henri de Sévigné est un gaillard à l'égard duquel il serait permis d'avoir quelque prévention. Ce coureur effréné, allant de Ninon à Lolo (M<sup>me</sup> de Gondran) et sans doute à beaucoup d'autres dont le nom ne nous a pas été transmis, a-t-il bien le physique de l'emploi? Allons-nous nous trouver en présence d'un bellâtre insupportable et fat? Très sincèrement le cavalier que l'on voit ici n'est pas spécialement antipathique. C'est même plutôt un agréable personnage, aux yeux largement fendus, aux sourcils marqués, à la bouche charnue et colorée, avec une ombre de moustaches sur les lèvres, bref un garçon solide, sanguin, bien fait pour plaire aux dames, sans cependant le charme ou la distinction, que certaines apprécient avant tout. Nous touchons ici au point faible d'Henri de Sévigné. Les contemporains le signalent comme un parleur intarissable, un importun, un fâcheux, pour tout dire, en langage moderne, un raseur. Bien doué physiquement, pourvu de solides quartiers de noblesse, on a pour lui la considération qui est due à une haute naissance, en même temps qu'à une fine lame sortant facilement du fourreau; on n'a pas cependant l'estime que conquèrent facilement les natures droites et sympathiques. Sa légèreté, son inconstance (il aimait partout, dit de lui Bussy), sont sévèrement jugées, il eût été éloigné de lui, même sa femme, moralement tout au moins, car si elle continue à l'aimer, elle ne l'estime plus, a dit quelqu'un, alors que lui estime sa femme et ne l'aime plus : formule convenant en tous points à ce ménage. En définitive, l'impression que vous laisse ce tableau ne serait pas défavorable si l'on ne savait par ailleurs tant de choses fâcheuses sur le modèle.

Mais c'est à M<sup>me</sup> de Sévigné elle-même qu'il convient maintenant de rendre hommage en interrogeant les divers portraits exposés et en cherchant à dégager les traits essentiels de sa physionomie à diverses époques.

Une œuvre exquise d'H. Beaubrun, peinture sur bois de petite dimension, appartenant au comte Charles de Beaufort, représente Marie de Rabutin-Chantal avec toute la fraîcheur et l'ingénuité de ses vingt ans, et aussi avec toute la finesse et la grâce des modèles de Raphaël. Ce charmant tableau se différencie complètement comme inspiration et exécution des œuvres de Mignard, de Nanteuil et des autres artistes du XVII<sup>e</sup> siècle que nous verrons dans un instant. L'expression est juvénile, exempte de raideur ou d'afféterie; c'est une enfant, déjà femme, qui ouvre franchement les yeux sur la vie et n'en connaît pas encore les amertumes.

Le grand portrait de Mignard, en pied, qui vient des Rochers, représente également M<sup>me</sup> de Sévigné dans les premières années de son mariage, mais si l'on n'y constate pas davantage les traces du chagrin, l'attitude est cependant déjà plus cérémonieuse; la tenue est de grand apparat et l'on sent que la châtelaine des Rochers a voulu se montrer avec tous les attributs de son rang social. Elle est debout, dans une toilette de satin gris, recouverte d'un riche brocard rouge et or, qui la drape presque entièrement; elle porte au cou un collier de perles, au corsage un large médaillon de perles également, et elle tient à la main, dans un geste gracieux, une guirlande de fleurs, terminée par un nœud de ruban. Le regard a encore une certaine ingénuité dans de beaux yeux franchement bleus; la coiffure, à boucles savantes sur le côté, dégage le front. L'allure un peu théâtrale, dans un décor de plein air, avec des feuillages laissant une échappée sur un soleil couchant, serait solennelle si la jeune marquise n'esquissait un sourire traduisant sa simplicité et sa bonne grâce <sup>(1)</sup>.

(1) C'est ce portrait qui est reproduit en tête du livre de M. Jean LEMOINE : *Madame de Sévigné, sa famille et ses amis*.

Un autre portrait de Mignard, buste de trois quarts, présente une marquise de Sévigné plus épanouie, dans un corsage découvrant de belles épaules; il justifie le signalement donné d'elle par le fidèle Corbinelli : « Elle est blonde et a une blancheur qui répond admirablement à la beauté de ses cheveux <sup>(1)</sup> ».

Avec le pastel célèbre de Nanteuil, si souvent reproduit <sup>(2)</sup>, nous voyons une Sévigné de la même époque, évoluant autour de la quarantaine, coiffée à « la hurluberlu », bien en chair également; une de ces grand'mères plantureuses et encore agréables dont M<sup>me</sup> Gérard d'Houville dira si joliment qu'elles offrent aux menottes de leurs petits-enfants un cou un peu gras à pétrir et des boucles de cheveux à tirer sans scrupule dans leurs jeux innocents.

Encore un portrait, plus marqué, de la collection du marquis de Castellane, portrait présumé de M<sup>me</sup> de Sévigné, dit prudemment le catalogue. Considérons sans réserve aucune ce visage ferme qui dénote une expérience et une maturité convenant si bien à la femme approchant de la cinquantaine, telle que nous sommes en droit de l'imaginer, lorsqu'elle morigène son gendre pour ses exigences matrimoniales ou son fils pour ses folles dépenses.

Tous ces portraits, sans omettre celui de Ferdinand Elle, qui appartient à Bussy et a été acheté en 1904 par le Musée de Versailles, nous permettent de suivre sur la même physionomie, les étapes de la vie et l'évolution du caractère.



Par une conséquence cependant d'une extrême logique, que M<sup>me</sup> de Sévigné n'a certainement pas entrevue, l'idée que nous nous faisons de M<sup>me</sup> de Grignan n'est pas du tout

(1) Ce portrait est reproduit en tête de l'ouvrage de M. Gaston BOISSIER : *M<sup>me</sup> de Sévigné*, 1896.

(2) En tête du Livret de l'Exposition Sévigné et de beaucoup d'ouvrages.

celle que cette mère indulgente avait de son enfant. Elle n'est pour nous ni la plus belle fille de France, ni cette personne incomparable douée des plus brillantes qualités. C'est une femme distinguée, sans plus, et dans le domaine du cœur, une indifférente, une mondaine gâtée par les flatтерies, une grande dame plus occupée des devoirs de sa charge que de ses obligations familiales. Les portraits que nous avons sous les yeux ne sont pas faits pour modifier l'impression que nous a laissée la correspondance. Dédaigneuse, ennuyée, indifférente, telle paraît bien avoir toujours été la gouvernante de Provence; et l'œuvre de Mignard, pas plus que les autres toiles exposées à Carnaval ne nous réconcilient avec cette hautaine personne.

Son frère, que l'on serait disposé à trouver au contraire particulièrement sympathique, cause au premier abord une certaine déception. Eh ! quoi, ce garçon blafard, avec les yeux légèrement à fleur de tête, cet aspect si peu viril, ce serait le roi des bagatelles, l'amant (oh ! si peu !) de Ninon de Lenelos, l'admirateur de la Champmeslé ! Quel contraste avec le personnage que notre imagination s'était formé ! Et le mot de Ninon, rappelé sans vergogne par la mère, « c'est une citrouille fricassée dans de la neige », revient inéluctablement à la mémoire.

Pourtant, à l'examen, on constate que ce gentil garçon, auquel on ne peut reprocher que sa gracilité, n'est pas dépourvu de charme. Il a, avec sa sœur, sinon une ressemblance frappante, du moins un air de famille assez accusé, surtout par ces yeux légèrement saillants qui leur sont communs; mais il a l'entrain qui manque à M<sup>me</sup> de Grignan. « Comme il a de l'esprit, disait sa mère, et qu'il est divertissant » ! Et le trait doit être juste. Sa culture, son goût délicat faisaient de lui un compagnon charmant en voyage et aux heures parfois mornes des Rochers. Dans les rapports de cette mère et de ce fils, quelle confiance et quel abandon ! Lorsque Charles a avoué quelques-unes de ses



frasques à sa mère, elle lui signifie que même dans les choses malhonnêtes il y a de l'honnêteté à observer. Bref, cette façon d'être à l'égard de son fils, si tendre et parfois si gaillardement grondeuse, redresse, redresse d'une façon péremptoire la boutade injuste de Jules Lemaître, déclarant que Charles eut peu de place dans le cœur maternel.

Le portrait du comte de Grignan confirme au contraire avec une exactitude complète l'opinion que nous avons déjà du personnage : c'est bien « non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du royaume ». Et en contemplant cette large face et ces épaules robustes, on ne peut s'empêcher de songer aux plaisanteries de la belle-mère sur le double menton et la mèche ébouriffée de son gendre, comme aux insinuations inquiètes sur « le matou », qu'il est à ses yeux; sur ce monsieur de grippeminaud « ou ce coq trop avantageux » qui gratte la terre de ses ergots, signe avant-coureur d'entreprises galantes.

Quant au jeune marquis de Grignan, s'il n'avait pas la taille de son père, comme le déplore M<sup>me</sup> de Sévigné, il était doué par contre d'une bien charmante figure : les traits sont réguliers, le visage plein, le teint chaud, l'air noble, sans être rogue, et l'on s'explique l'enthousiasme de l'heureuse grand'mère recevant à Paris « le petit compère, le petit fripon, le petit matou ». Il n'aime pas la lecture, ce petit colonel, et c'est assurément bien regrettable; mais comme il est fort aimable et fort joli, on lui pardonne cette paresse d'esprit et, en voyant son agréable portrait, nous devenons indulgents comme la grand'mère.

Quand nous aurons salué au passage une assez bonne toile représentant l'excellent abbé de Coulanges, « le bien bon », physionomie distinguée; avec une lèvre un peu boudeuse, mais en somme beaucoup moins morose qu'on ne s'y attendait (nous voyageons gravement, dit M<sup>me</sup> de Sévigné, quand elle l'a comme compagnon de route); — puis deux portraits de Philippe-Emmanuel de Coulanges, le joyeux

cousin; d'abord en homme de cour, et une pochade du même en costume carnavalesque à Rome, enfin, la femme du précédent, la sémillante et malicieuse cousine de Coulanges, née du Gué, parfois un peu évaporée, mais digne de toutes les indulgences avec un mari aussi léger et insouciant, — et un cardinal de Retz brutal, grossier, tel un toucheur de bœufs, ou encore un patron d'assommoir derrière son comptoir de zinc, nous aurons à peu près passé la revue des principaux membres de la famille.

Citons encore quelques amis : la bonne Tarente, blonde, fine et agréable; — un Dangeau épanoui, solennel, posé bien de face pour qu'on ne perde rien de sa figure majestueuse de courtisan satisfait; — un duc de Chaulnes, corpulent, épais, ayant la pesanteur d'un bœuf, comme dira Saint-Simon, mais avec un esprit délié, souple et adroit, qu'on devine sous cette apparence trompeuse; — une superbe esquisse de Turenne, par Le Brun, où l'on sent la grandeur du caractère et la fermeté du chef; — deux remarquables portraits de Fouquet, l'un de Sébastien Bourdon, désignation cependant contestée pour le personnage, venant du Musée de Versailles; l'autre, de Le Brun, de la collection E. Sommier au château de Vaux-le-Vicomte, — enfin un La Fontaine, de Largillière, et un Boileau, d'après l'original de Santerre, prêtés par le Musée de Versailles.

En s'arrêtant devant ces deux derniers, on constate que La Fontaine est taciturne, déjà marqué par les années, avec un menton en galoche, tandis que Boileau a du charme, oh! surprise! Et en présence de Fouquet on se souvient du mot de Sainte-Beuve : « Fouquet n'était pas beau, mais un surintendant n'est jamais laid ». On souscrit dans une certaine mesure à ce jugement, tout en relevant que le visage qui est là devant vous a de la distinction et de la profondeur, qualité non négligeable, que le peintre a su traduire sur la toile avec bonheur.

N'oublions pas les maîtresses royales ou tout au moins quelques-unes d'entre elles : voici l'altière Montespan, en robe bleue recouverte d'une écharpe légère dans les tons bruns, charmant petit tableau du Musée de Versailles ; — l'insignifiante et gracieuse Fontanges, « blessée au service du Roi », chuchotait-on à la cour, « belle comme un ange et sotte comme un panier », dira l'abbé de Choisy ; « elle n'a pas plus d'esprit qu'un petit chat, renchérit la Palatine ». — Voici encore M<sup>me</sup> de Maintenon, bien fine et distinguée de traits dans ses noirs falbalas et sa coiffure austère, dont on aime à savoir que la faveur tardive souleva cependant maints quolibets : M<sup>me</sup> de Maintenant, le Dégel, etc.

\*  
\*\*

Mais cette revue ne serait pas complète si l'on ne mentionnait encore quelques objets dont la vue est aussi très émouvante : un morceau minuscule de la robe dans laquelle M<sup>me</sup> de Sévigné fut ensevelie à Grignan, — quelques centimètres de soie verte et bleue, provenant sans doute d'une toilette d'apparat ; — un nécessaire à coiffer en laque rouge, conservé aux Rochers et dont on peut prouver qu'elle se servait dans ses déplacements en arrivant à l'étape (souvenez-vous de ses ablutions à Malicorne : « il me fallait toute l'eau que j'ai trouvée ici pour me rafraîchir du fond de chaleur que j'ai depuis six jours ») ; — l'encrier des Rochers, d'où se sont envolées toutes ces jolies pensées qu'elle trouvait, dit-elle modestement, toutes rangées dans sa tête et au bout de sa plume.

Enfin la mort tragique d'Henri de Sévigné est évoquée par une plaque funéraire, provenant de l'ancienne église Ste-Marie-de-la-Visitation, rue Saint-Antoine, sur laquelle on lit :

## CI GIST

HAÛT ET PUISSANT SEIGNEUR, M<sup>re</sup> HENRY, MARQUIS DE SÉVIGNÉ, SEIGNEUR DES ROCHERS, LA HAYE DE TORCÉ, LE BURON, BODEGAST ET AUTRES LIEUX, CONSEILLER DU ROY EN SES CONSEILS ET GOUVERNEUR POUR S. M. DES VILLE ET CHÂTEAU DE FOUGÈRES, QUI AVAIT ÉPOUSÉ DAME MARIE DE RABUTIN-CHANTAL, PETITE FILLE DE M<sup>re</sup> PHILIPPE DE COULANGES, C<sup>er</sup> DU ROY EN SES CONSEILS.

IL DÉCÉDA LE VI<sup>e</sup> JOUR DE FÉV. M. VI<sup>e</sup> LI, AAGÉ DE XXVII ANS OU ENVIRON.

Cette plaque, malgré sa rédaction réticente, ne donne-t-elle pas le frisson quand on reconstitue le drame qui a mis fin à la vie d'Henri de Sévigné, à l'âge de 27 ans ?

D'autres plaques funéraires rappellent le souvenir de plusieurs membres de la famille de Coulanges, inhumés comme Henri de Sévigné dans la chapelle de l'ancien couvent de la Visitation, rue Saint-Antoine.

Celle-ci, désaffectée à l'époque de la Révolution, est devenue depuis 1802 un temple protestant : les lieux du culte ont, comme les livres, leur destin. On la visite encore, au n° 17 de la rue Saint-Antoine, et l'on peut y admirer la belle coupole de Mansart. A l'entrée, à gauche, le gardien indique l'emplacement de la petite chapelle où reposèrent les corps de Philippe de Coulanges, « conseiller du Roy, décédé en sa maison de la Place Royale » ; — de Marie de Coulanges, mère de M<sup>me</sup> de Sévigné ; — du marquis Henri, tué en duel, et de ce joyeux compagnon Philippe-Emmanuel de Coulanges, qualifié ici de « Maître des Requestes ».

Le corps de Fouquet y fut également transporté de Pignerol pour y dormir son dernier sommeil, auprès de Louise Fourché, dame de Quéhillac, sa première femme, dont une autre plaque funéraire rappelle la courte existence ; en voici le texte :

« ICI REPOSE DAME LOUISE FOURCHÉ, VIVANTE FEMME DE M<sup>re</sup> NICOLAS POUQUET, CHEVALIER, VICOMTE DE MELUN ET DE VAUX, SEIGNEUR DE QUEHILLAC, CONSEILLER DU ROY EN SON CONSEIL

D'ESTAT ET MAÎTRE DES REQUÊTES ORDINAIRE DE SON HOSTEL,  
DÉCÉDÉE LE XXI AOÛT M. VI<sup>c</sup> XLI, AGÉE DE XXI ANS. »

Louise Fourché était née à Rennes, le 28 octobre 1619, en la paroisse Saint-Germain, et avait épousé Nicolas Fouquet en Notre-Dame de Nantes, le 26 janvier 1640. De cette courte union était née une fille qui devint duchesse de Charost.

\*  
\*\*

Je voudrais, en terminant, indiquer très rapidement comment M. Jean Robiquet a pu réunir tant de tableaux et de documents dispersés un peu partout. Il a d'abord trouvé et très naturellement toutes facilités auprès de l'administration des Beaux-Arts pour les œuvres empruntées aux Musées nationaux. M. le comte de Ternay a consenti, et il faut lui en savoir un gré infini, au transport des tableaux et des souvenirs les plus caractéristiques conservés aux Rochers. Plusieurs collectionneurs, descendants de la famille de Grignan, quelques autres amateurs, ont bien voulu également prêter des toiles et des objets d'un haut intérêt. Et comme cette recherche par M. Jean Robiquet a nécessité, avec beaucoup de flair, une très grande tenacité, on apprendra sans doute avec plaisir comment une petite toile de Raguenet, représentant l'hôtel Carnavalet vers 1760, a pu être obtenue du duc de Sutherland, son heureux propriétaire.

M. Jean Robiquet, ayant été informé que ce tableau, commandé à Raguenet par Horace Walpole, grand admirateur de M<sup>me</sup> de Sévigné, était actuellement entre les mains du duc de Sutherland, écrivit à ce dernier pour en obtenir le prêt. La lettre resta sans réponse, par suite d'une absence prolongée du duc, en déplacement lointain. M. Robiquet confia alors son embarras à l'ambassadeur d'Angleterre, Lord Crewe, qui tout d'abord ne comprit pas de qui il

s'agissait, car malgré une application sincère et un accent qui s'efforçait d'être britannique, M. Robiquet ne prononçait pas Sutherland comme il eût convenu. Il avait beau prendre des airs persuasifs et affirmer à l'ambassadeur, qu'un seigneur de cette importance ne pouvait pas plus être ignoré en Angleterre qu'en France un duc de La Rochefoucauld ou un duc de Luynes, Lord Crewe persistait à affirmer qu'il ne le connaissait pas.

De guerre lasse, le conservateur du Musée Carnavalet écrivit le nom en belle calligraphie et immédiatement Lord Crewe eut un sursaut et prononça de la bonne manière : « Ah! Sutherland, c'est un de nos meilleurs amis... Je vais écrire sans tarder à sa famille et vous aurez le tableau ». La chronique ajoute même que la reine d'Angleterre, admiratrice très fervente de Carnavalet, s'interposa pour une prompte et favorable réponse, et que, sur ses instances et malgré l'absence du duc, ses proches décidèrent l'envoi immédiat de l'œuvre de Raguenet à Paris. C'est ainsi que la vue commandée par Horace Walpole de l'ancienne demeure de M<sup>me</sup> de Sévigné au peintre parisien en vogue vers 1760 put figurer à l'exposition du tricentenaire, y ayant été apportée directement par un membre de la famille. Anecdote charmante, à l'honneur de tous ceux qui y furent mêlés, et qu'il a paru bon de noter.

Ce compte rendu très imparfait, et même très incomplet malgré son développement, donnera cependant, à ceux qui n'ont pas eu la bonne fortune de visiter l'Exposition du tricentenaire de M<sup>me</sup> de Sévigné, un aperçu des remarquables ou très intéressants tableaux et objets réunis, du 15 mars au 15 avril, à l'hôtel Carnavalet.

Pendant un mois une foule nombreuse a circulé dans les anciens appartements de la marquise; tous les visiteurs ont certainement senti l'attrait de cette résurrection passagère; mais quelques initiés y ont trouvé un intérêt plus intime,

car chacun des visages devant lesquels ils se recueillaient un instant, leur rappelait un joli mot, une réflexion, un trait, une impression de M<sup>me</sup> de Sévigné. Ce n'étaient pas seulement des personnages familiers qui revivaient devant eux avec leurs beaux costumes chamarrés, c'était tout un monde, toute une époque qui sortaient de l'ombre pour un instant avec les traits de caractère ou de mœurs, les travers, les faiblesses et aussi les qualités brillantes, si spirituellement notés par Marie de Rabutin-Chantal, ainsi qu'elle a toujours signé, dans une correspondance heureusement recueillie pour le plaisir délicat de la postérité.

Maurice MONTIGNY.

*Le Gérant* : R. OBERTHUR.

---